



II^e Année

10 SEPTEMBRE 1892

Prix: 5 centins

7^e livraison—Sommaire

LÉON LORRAIN	CHS. A. GAUVREAU
LA BUCHE	MARIE LAURE
VITA, (poésie)	J. B. CHATRIAN
HENRY DE TONTY	BENJAMIN SULTE
POUR CHANTER	F. X. BURQUE, P ^{TR} E.
REVIENS (poésie)	JOCELYN
LETTRES D'UNE PARISIENNE	JEANNE HEILMANN
FEUILLETON: LE CRIME DES BRUYÈRES	JEAN RIVAL
GERBES DE MODÈLES (prose)	MME. DANDURAND
CUEILLETES A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES	PASSIM
GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS	PIERRE ET JACQUES
SUPPLÉMENT: CÉLESTE	LOUIS TESSON

RENSEIGNEMENTS.

LE GLANEUR est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA
Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00

POUR L'ÉTRANGER
Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du GLANEUR des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

Les abonnés du GLANEUR auront droit à un numéro de luxe de près de 100 pages avec gravures, qui paraîtra à Noël

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 1588 rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone Bell 6394, Atelier ; 9348, Bureau. Boîte Poste 1436.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

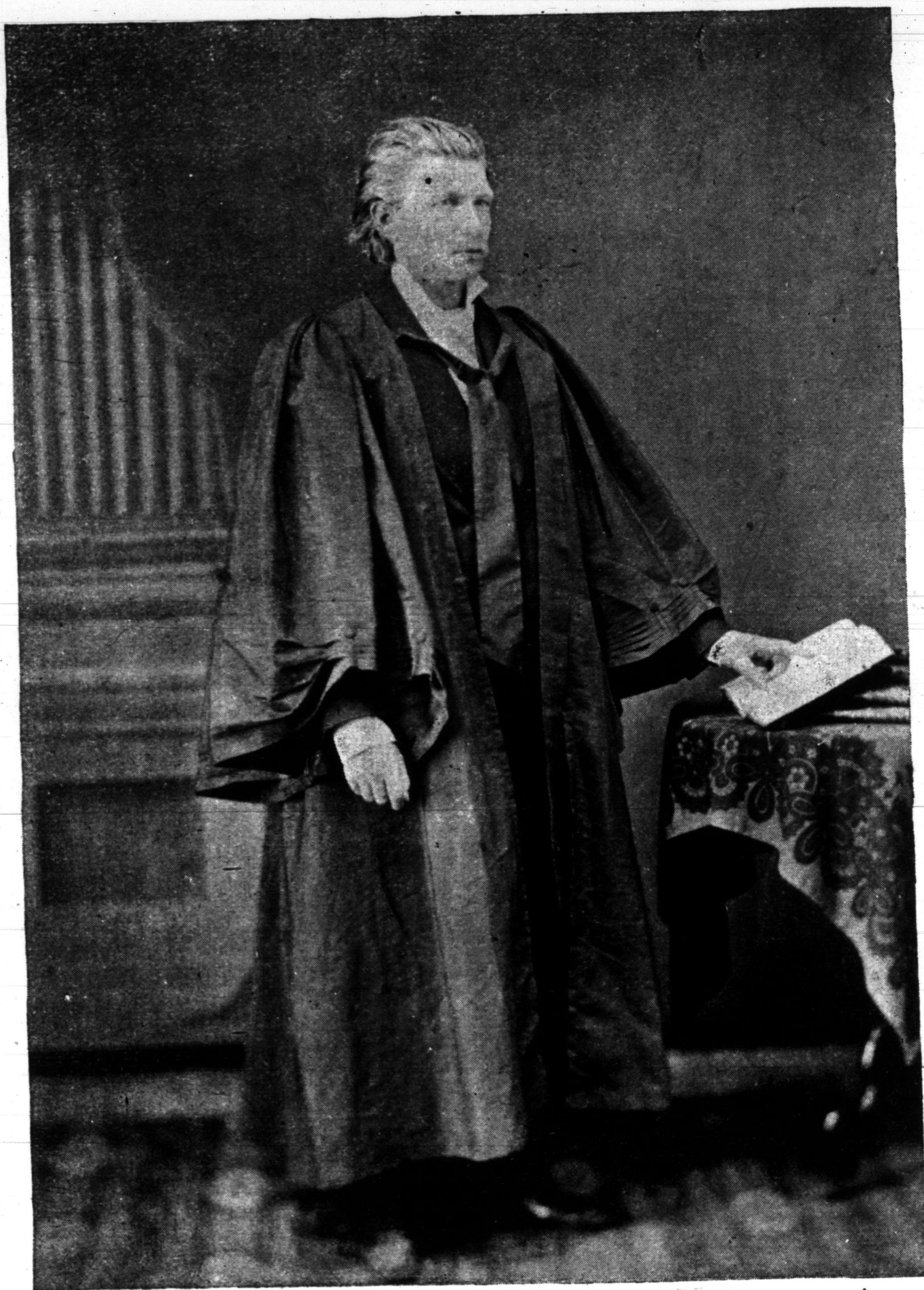
ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.



M. LÉON LORRAIN

LÉON LORRAIN

Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
 Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
 Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

OCTAVE CRÉMAZIE.

I

Avec les roses qui parfument les alentours ; avec les brises joyeuses et caressantes de l'été en pleine éclosion ; avec le chant des oiseaux multiples et variés emplissant nos bocages de leurs concerts joyeux, je songe au doux poète mort, enlevé lui aussi, à la fleur de l'âge, dans tout l'épanouissement d'un talent réel rempli des plus riches promesses.

Je ne suis pas de ceux que laissent indifférents le flot toujours montant d'une mortalité désolante, qui enserre les plus méritants et les moins doués, les riches et les parias, les heureux de ce monde et les déshérités. Je ne suis pas de ceux que la fosse éloigne, que le tombeau fait fuir et que la mort épeurre.

Je suis du nombre des âmes timides mais anxieuses de savoir le pourquoi des choses et des événements, et devant la tombe d'une mère chérie ou en face de l'ouverture béante où vient de descendre le corps d'un frère, d'un ami, je m'incline et je songe.

Oui, je songe à celui qui n'est plus, trop tôt oublié de ceux qui l'ont connu ; trop tôt enseveli dans un coin quelconque du cœur humain, à cet endroit discret et sombre où se logent, comme en des catacombes, les souvenirs éteints, les illusions mortes, les amours fanées, les morts qui gênent, les vivants qu'on oublie et les grandes douleurs enfin résignées.

Mais il est des heures, dans la vie, où les oubliés ressuscitent sous je ne sais quelle poussée intime d'une âme qui se souvient et n'oublie pas.

De même qu'il est de par le monde une foule de cœurs sympathiques qui se plaisent à couvrir de fleurs les tombes aimées de leurs morts, de même il se rencontre, à heure donnée, quelqu'un qui se souvient de l'ami disparu et qui se donne la tâche bien douce, j'allais dire glorieuse, de redire aux oublieux de ce monde : le nom, les mérites, les œuvres de celui qui n'est pas mort tout entier et dont le caractère s'impose.

C'est ma tâche aujourd'hui, et c'est avec une certaine fierté que je viens crier à tous le nom du poète humble, doux et bienveillant que

l'on menace d'oublier parmi la foule des noms indifférents qui passent à la dérive sur cette mer mouvementée qu'on appelle le monde : Léon Lorrain !

Il n'était pas de ceux que les foules en délire acclament, mais il était de ceux qui passent en ce monde sans faire de bruit. Humble, affable, obligeant, le cœur d'une femme sous une robuste poitrine d'Alsacien, il avait les charmes d'un homme d'esprit et de cœur et les qualités d'un homme de bonne compagnie.

C'était aussi un croyant, non pas à la façon de ces visionnaires à double pourpoint, mais un croyant sincère, à la religion douce, persuasive, aimante et tolérante.

N'est-ce pas lui qui disait un jour dans "La Chapelle isolée," morceau couronné par l'Université Laval, en 1875 :

Il est, loin du chemin que suit la multitude,
Une antique chapelle à l'air mystérieux :
Souvent j'aime à porter, dans cette solitude,
Mes pas silencieux.

O chapelle des bois ! je reviens sous ton ombre,
Car mon cœur opprimé,
Veut encor méditer sous ton portique sombre
Que j'ai toujours aimé.

II

C'était à l'automne de 1890. Appelé à remplir une position importante à la chambre d'Assemblée, Léon Lorrain occupait, au troisième étage des bâtisses du parlement, une chambre spéciale où venaient fumer la pipe et ébaucher un sujet quelconque de conversation, MM. Léon Ledieu, Ernest Tremblay, énigme vivante et caressant sans cesse des rêves de hautes sphères ; ce pauvre Bouchard, qu'une mort subite vient d'enlever à ses amis, à sa famille, tout comme le poète d'Iberville ; Girard, député de Rouville ; Gosselin, de St-Jean ; LeBel, de Montréal, et combien d'autres encore, tous amis de ce pauvre Lorrain qui les recevait avec son large sourire et cette courtoisie qui dénotait chez lui une nature des plus délicates.

C'est là que je le connus. Compagnons de chambre, compagnons de travail, quoique chacun dans notre sphère différente, nous nous liâmes bien vite d'une amitié d'autant plus ferme qu'elle fut spontanée, et toute pleine de désintéressement.

Voici ce qu'il m'écrivait d'Iberville, le 3 février 1891 : " Dans l'espace de deux mois que nous avons passés ensemble, nous avons contracté une amitié forte, durable, enracinée. D'autres se côtoient des années,

apprennent à se respecter, à s'estimer ; mais nous avons, nous, appris à nous aimer. Nos goûts, nos sentiments, nos pensées n'ont pas même pris deux mois à se mettre à l'unisson. Je me rappelle que le premier jour de notre rencontre nous a liés l'un à l'autre par un lien puissant qui, je l'espère, résistera au temps et à l'absence, comme dit Musset.

Tous les instants que nous avons passés ensemble me reviennent à la mémoire, quels bons moments ! comme ils ont passé vite !”

En effet, je m'attachai sincèrement à ce gros et jovial Alsacien blond, au cœur généreux, à l'âme un peu assombrie par cette pensée désolante qu'on retrouve un peu partout chez ceux que l'exil empoigna jeunes encore ; être incompris, se savoir persécuté et sentir en soi une mer de poésie et d'idéal heurtant ses vagues sans cesse agitées aux récifs multiples des exigences de la vie de chaque jour.

Le soir venu, nous allions par les rues de ce vieux Québec, si cher à tous les cœurs canadiens, nous allions au hasard, un peu bohémiens, cherchant l'imprévu, le nouveau ; admirant au passage un coin du ciel bleu à l'horizon ; Lévis et ses falaises ; Beauport et ses côteaux ; la rade et son agitation aux allures gênées.

Et il parlait toujours, il parlait sans cesse ; ayant un sourire à tous et une bonne parole au besoin. Parfois, sous l'influence de ce je ne sais quel vent sombre montant du fossé, il s'attristait et devenait rêveur. En bon ami, je respectais son silence et sa douleur et jamais je ne songeais aux confidences, aux aveux qui font du bien à l'âme. Tout poète a ses secrets et je savais qu'il avait les siens.

N'a-t-il pas dit un jour dans “Le village natal” :

J'ai voulu te quitter, ô modeste village !
Ruisseau clair et discret, j'ai fui tes bords charmants
Où je pris mes ébats, à l'ombre du feuillage,
Avec mes gais amis, quand nous étions enfants.

Fidèles compagnons, j'ai quitté vos chaumières,
Séduit par les splendeurs de l'altière cité.
Mais elles n'ont laissé, ces splendeurs mensongères,
Que la déception dans mon cœur attristé.

Ce fonds de tristesse devait lui être fatal et l'avenir l'a trop vite, hélas ! prouvé à ses amis. Toutefois, à lire ses poésies, à parcourir “Les fleurs poétiques,” éditées avec tant de luxe, en 1890, par la maison C. O. Beauchemin & Fils, Montréal, on ne se douterait pas un instant que l'auteur ne soit enclin au spleen ; au contraire il monte de ces pages comme un souffle de quiétude et d'apaisement qui dit plutôt

l'homme à l'intérieur paisible, à l'âme reposée, que le poète attristé de voir le monde méchant et acharné parfois à briser ceux que la nature a eu tort de fait plus grands et meilleurs que d'autres. Les iconoclastes dans notre pays ne sont pas rares et notre pauvre ami Lorrain en avait une peur atroce, qui l'attristait.

Il écrivait un jour ces strophes attristées qui disent ses pensées familières :

Parmi la foule indifférente
Je n'ai jamais trouvé qu'égoïsme et froideur,
Et jamais mon âme souffrante
N'y trouva son ami, ni son consolateur !

Mais je fus abreuvé de noires calomnies,
Je fus le jouet des pervers,
De leurs infâmes tyrannies
Et de leurs sarcasmes amers !

Comme un roseau brisé que le vent de l'orage
Entraîne après lui par les champs,
Mon âme subit maint outrage
De l'impudence des méchants !

Et toute sa vie, Lorrain eut de ces hantises qui le rendaient taciturne et sombre jusqu'au désespoir.

III

Maintenant, il n'est plus. La mort hideuse le guettait, un soir d'hiver, au bord de cette rivière qu'il aimait tant, et l'entraîna sous les glaces épaisses. Affolé, épeurré, croyant voir partout des êtres invisibles qui en voulaient à ses jours, il sortit et voulut aller au hasard. Notre pauvre ami ne devait être retrouvé que quelques semaines après, alors que la décomposition avait fait son œuvre dévastatrice.

Pauvre ami,

Vaincu, brisé par la tempête
Qui se déchaîne sur ta tête,
Tu t'endormis avant le soir
Redisant de ta lèvre pâle
Le nom de la terre natale
Que tu ne devais plus revoir.

Tu dors, infortuné poète,
Sans regards, sans vie et sans voix ;
Près de toi ta lyre est muette,
Qui jadis vibrait sous tes doigts.

Ces vers qu'il dédiait à la mémoire de l'infortuné poète national, notre cher et bien aimé Crémazie qu'on oublie, sur une terre qui n'est pas celle qui le vit naître, nous les lui appliquons aujourd'hui. Il ne

croyait pas qu'un jour viendrait où l'ami d'un jour (je le connus si peu longtemps) déposerait sur sa tombe ces vers qu'il déposait lui-même sur le cercueil de Crémazie.

IV

Voici le portrait que je faisais de Léon Lorrain, dans l'*Union Libérale* du 28 novembre 1890, lors de l'apparition de "Les fleurs poétiques" : "Lorrain est un de nos jeunes d'avenir. Avocat distingué, auteur d'ouvrages de droit qui sont dans toutes les mains, écrivain de mérite, méthodique, renseigné, il a certainement une belle carrière à remplir.

Notre poète est blond, d'un blond d'Allemand ; un peu grassouillet à la Fréchette ; teint animé ; yeux bleus, démarche d'abbé ; manières aimables et polies : tout chez lui s'harmonise parfaitement. On n'y rencontre pas de ces heurts de nature qui blesse l'œil et font, de prime abord, un effet désagréable."

Je me suis trompé : l'avenir n'a pas réalisé les promesses qu'il vous donnait à entendre, et voilà que notre pauvre ami dort son dernier sommeil à l'ombre d'une humble croix dans le cimetière d'Iberville.

Dors en paix, cher ami, et laisse-moi redire, avec toi, ces vers que tu as intitulés : "Désespoir" :

Avant le soir mon cœur succombe,
Navré de douloureux sanglots....
O nuit ! symbole de la tombe,
Apporte-moi ton doux repos.
Fleur sans rosée,
Lasse de souffrir,
Mon âme brisée
Veut dormir !

Déroule tes voiles funèbres,
O nuit glacée, ô nuit de deuil !
Viens me couvrir de ténèbres,
Je ne demande qu'un cercueil !

A tous vains plaisirs de la terre,
Disant un éternel adieu,
Je me couche dans mon suaire,
Loin du monde, mais près de Dieu !
Fleur sans rosée,
Lasse de souffrir,
Mon âme brisée
Va dormir.

CHS A. GAUVREAU.

LA BUCHE

Il y a de cela..... peu importe la date de cet événement, je craindrais, en vous la donnant, de blesser la susceptibilité de certaine catégorie d'hommes.

Venons-en au fait.

Un tumulte effrayant, un brouhaha incroyable, des ricanements et des hourras d'un côté, des vociférations et des menaces d'un autre. Devinez-vous la cause de tout ce bruit ?

Une chute de gouvernement, mes amis. Une chute, de quelque nature qu'elle soit, ne s'effectue pas sans qu'il en coûte. Et il y a toujours eu des méchants pour rire des affligés.

Une nouvelle phase va commencer. Phase de progrès, disent les uns, de décadence, disent les autres. Enfin, c'est l'éternelle loi : deux opinions contraires amènent la discussion, la discussion suscite la querelle. On se bat moralement parlant ; le plus fort l'emporte et la scène recommence avec quelques variantes.....

Comment vous dire ce qu'il faut vous apprendre ? Je ne voudrais pas suspecter la justice des gouvernements. Je professe hautement le respect des autorités établies. Mettons qu'ils ont les défauts de leurs qualités. Ils font parfois trop de zèle et mettent poliment à la porte, sans examen préalable, des employés, accusés, avec raison ou non, d'avoir conspiré contre le gouvernement.

* *

Fernand X, favorisé jusque là par le sort, fut malheureusement victime de la jalousie d'un influent, neveu d'un équitable ministre provincial, bon oncle à l'excès. Ce monsieur joua le personnage à merveille, fit tant et si bien qu'au bout de trois semaines de démarches, inventant des fables chemin faisant, il réussit à ce faire nommer comme remplaçant de notre ami.

Fernand X, homme d'esprit et de cœur, blessé dans son orgueil,—légitime certes,—ne voulut pas même réclamer.

Il vivait à cette époque dans les environs de Québec, propriétaire du plus joli cottage qu'il soit possible d'imaginer. Un bouquet d'arbres avoisinait sa demeure, avec quelques fleurs rares cultivées avec soin dans le parterre et un jardin potager derrière.

Fernand X, marié depuis cinq ans à une adorable petite femme,—brunette avec des yeux étranges, lui était très brun—, possédait un adorable bébé de trois ans. Un petit homme déjà, très causeur, très profond ; faisant l'exercice militaire comme un vieux colonel. Il fallait voir les soldats de plomb s'ils en subissaient des arrêts. Il commandait aussi la manœuvre à de petits matelots naviguant dans un bassin sur un minuscule bateau.

* *

Le soleil leur sourit à travers les branches dans le petit bosquet où l'on prend le frais. Maman Marie,—c'était son nom,—sourit à son petit

ange ; Fernand sourit à sa chère femme. Une telle harmonie de sourire en résumé bien d'autres, n'est-ce pas ? Ai-je besoin d'insister ?

La triste nouvelle avait trouvé nos époux parfaitement résignés. "Vivons de nos économies, dit Fernand, elles me donneront le temps d'aviser."

Marie renvoya prudemment ses servantes et prit à son service une petite bonne pour la surveillance du bébé pendant qu'elle s'occupait des soins du ménage.

L'apprentissage culinaire fut rude, très rude. Marie manqua plus d'un plat, que Fernand n'en trouva pas moins délicieux. Un jour, après avoir lu et relu, — sous les yeux de Fernand, pour se donner du courage, — le célèbre auteur des cordons bleus ; elle décide en faveur d'une marmelade pour le diner...

Voilà Marie à la cuisine auprès d'une petite table propre. Tout d'ailleurs est fort soigné chez elle. Les pommes sont disposées en pyramide par le petit Gustave. Un rang de ces beaux fruits, bien pelés, recouverts de sucre est au fond d'un plat. Marie, pelant activement, jette les pelures, qui forment des choses bizarres, interprêtées par le mignon : "Oh ! maman, gazouille-t-il, vois donc le bel éléphant, maman, vois, il mange le petit chien à côté."

Après tout, le poêle ne chauffe pas et personne y songe. "Mon petit ange," dit tout-à-coup la mère à son fils, "va bien gentiment demander à ton papa de venir voir maman." Inutile de vous dire qu'il s'agissait du feu.....

Fernand, empressé, tisonne et finalement, de concert avec Marie, opte pour une bûche à mettre là-dessus. La bûche est quelque part là-bas. On va la chercher, et pour revenir, il faut passer tout auprès de la chère petite, pelant toujours avec une ardeur fébrile. Impossible de résister au charme. Elle est si jolie, toute rouge comme ces vilaines pommes qui lui donnent tant de misère. Une minute pour l'embrasser, la chère mignonne ; les tisons attendront.

Voyez-vous bien d'ici le tableau ? Bébé fort occupé à sa pyramide, Marie toute rouge comme ces vilaines pommes qui lui donnent tant de misère, et lui, le cher bon époux, l'énorme bûche sous un bras et de l'autre, enlaçant la petite femme bien aimée, l'embrasse, Dieu sait combien de temps et combien de fois !

En tous cas, point de marmelade pour le midi... Les tisons se sont éteints, il ne reste que la bûche ; et, comme vous savez, l'homme a beau être inflammable, on n'a jamais vu de bûche s'attiser à son contact.

Faites des réflexions sur la suite, hommes qui avez la prétention de vous croire sages. Bébé fut le plus philosophe dans cette circonstance. Petit père, dit-il, bébé fera cuire les pommes, donne la bûche.

MARIE LAURE.



VITA.

SONNET.

Puisque nous sommes tous condamnés à la mort,
 Puisqu'un même destin nous mène vers la tombe,
 Avant de m'endormir, avant que mon bras tombe,
 Je veux, pour finir l'œuvre, être viril et fort....

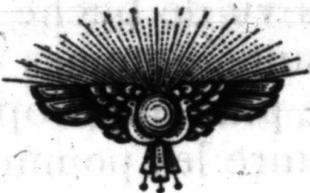
Pas de plainte. A quoi bon importuner le sort ?
 Il n'écoute jamais le lâche qui succombe,
 Et si mon front est las, si ma tête retombe,
 Haut le cœur, pour entrer plus fièrement au port !

Sur la terre où nos pas mesurent les années,
 Sans laisser plus de trace, ô mortel orgueilleux,
 Que la mer infinie, au flot capricieux,

Va, marche, souffre, espère. Au gré des destinées,
 Sans dévier jamais, va tout droit ton chemin :
 Il est, après la tombe, une aurore sans fin.....

Bruxelles (Belgique), 1er Août 1892.

J. B. CHATRIAN.



HENRY DE TONTY.

VI.

Retournons aux Illinois. La Salle, parti le 2 mars 1680, du fort Crève-cœur au lac Peoria, se dirigea vers l'Est et passa près d'un endroit appelé le Rocher, espèce de forteresse naturelle qu'une vingtaine d'Européens résolus pouvaient défendre contre toute une armée de sauvages. Il détacha deux hommes de son escorte pour aller porter à Tonty l'ordre de construire un fort sur le Rocher et de lui donner le nom de Saint-Louis.

La construction de Crève-cœur étant terminée, Tonty se fit suivre des ouvriers nécessaires et alla s'occuper de ce nouveau projet que La Salle avait conçu dans le dessein de dominer la contrée des Illinois, en établissant un réseau de retranchements ou forts, du lac Michigan au Mississippi.

Tonty était à l'œuvre, traçant le plan du fort Saint-Louis, lorsqu'on vint lui apprendre que les deux hommes envoyés par La Salle, au fort Crève-cœur, en avaient débauché huit autres et que, tous ensemble, ils s'étaient sauvés chez les sauvages, parlant de retourner au Canada. Il trouva moyen d'en donner avis à La Salle, qui guetta les déserteurs au lac Ontario, en tua quelques-uns et prit les autres.

Il ne restait que quinze Français avec Tonty, en comptant les Pères Zénobe Membré, Gabriel, de la Ribourde. C'était à peine suffisant pour garder Crève-cœur, mais pas assez pour élever le fort Saint-Louis et construire une barque demandée par La Salle avant son départ. Ce brave chevalier se détermina à se rapprocher des Illinois, pour en tirer des ressources quelconques, s'il en existait parmi eux. Il leur dit qu'il désirait faire une alliance plus étroite que par le passé, et il leur proposa, dans ce but, de leur enseigner le maniement des armes à feu ; en outre, il leur faisait espérer de grands secours par le moyen de La Salle.

Le texte suivant, de Bacqueville de La Potherie, explique en détail un épisode de cette situation. " Monsieur de La Salle partit au printemps de 1681 (erreur — c'est août 1679) pour la découverte de la mer du Sud. Il fit commencer la construction d'une barque à l'entrée de de la rivière des Illinois, qui tombe dans le Mississippi. L'impatience qu'il eut de continuer son dessein l'obligea de passer outre sans la faire

achever." Il était retourné au Canada, comme on l'a vu. "Les Illinois se mirent en marche, après son départ, en grand nombre, selon leur coutume, pour faire leur chasse ayant à leur tête le chevalier de Tonty, un officier de La Salle. Ils rencontrèrent un parti d'Iroquois qui donnèrent sur eux. M. de Tonty alla au devant pour leur faire reproche de ce qu'ils violaient la paix; il reçut un coup de couteau (au flanc); les Illinois les chargèrent, en même temps, avec tant de vigueur qu'ils les contraignirent de se sauver dans une île extrêmement couverte d'arbres, les flèches n'y pouvant pénétrer. Ils se retirèrent où ils avaient commencé le combat. Les Iroquois revinrent à la charge. Enfin, après avoir été repoussés jusqu'à sept fois, ils furent obligés de se réduire dans un asile très sûr; mais l'appréhension où ils étaient qu'étant bloqués, ils ne périssent de faim, les obligea d'envoyer aux Illinois des députés qui réclamèrent les Français pour leurs pères et demandèrent à faire la paix avec eux, comme ils l'avaient faite avec les Miamis, afin de tous chasser ensemble. Les Illinois y consentirent à la sollicitation des Français. Ils ne furent pas plus tôt séparés les uns des autres (les Illinois) que les Iroquois surprirent un de leurs villages, dans lesquels ils enlevèrent onze cents femmes et enfants."

L'aventure était telle qu'il fallut abandonner le pays des Illinois. Dix Français se réfugièrent chez les sauvages; les cinq autres accompagnèrent Tonty, dans l'espoir de se rendre à la baie Verte. Dès les premiers jours de cette retraite, le Père de la Ribourde se perdit dans les bois, et l'on n'a jamais su ce qu'il devint. On était en septembre 1680. La Salle, revenant du Canada, devait être arrivé aux environs de Chicago, mais personne n'en savait rien.

En octobre, le sieur de Boisrondet disparut et resta égaré durant dix jours. Mille souffrances particulières à ces sortes de voyage assaillirent les fugitifs. En novembre, ils arrivèrent au village des Poutéouatomis, mais il était désert, la tribu étant partie pour la chasse. C'est comme par miracle que la petite caravane atteignit la baie Verte, où Tonty passa l'hiver gravement malade par suite des fatigues endurées. Il arriva à Michillimakinac le jour de la Fête-Dieu 1681, et vit que le magasin de La Salle, en cet endroit, avait été pillé. Le Père Membré restait à la baie Verte pour quelque temps.

VII.

Que va devenir La Salle au milieu de cette situation? Se décourager, peut-être. Non! il donnera la mesure de sa valeur et de son

courage. Parti du Canada le 23 juillet 1680, avec une équipe fraîche, il était prêt à opérer la descente du Mississipi jusqu'à la mer, en dépit des mauvaises nouvelles que Tonty lui avait communiquées, comme on l'a vu plus haut. Il trouva le fort Saint-Louis à peine commencé et déjà en ruine, le fort Crève-cœur désert. Les courses des bandes iroquoises, les vols répétés de ses marchandises, les malheurs financiers récemment survenus, les rumeurs colportées parmi les nations contre les Français et contre lui-même, tout se réunissait pour l'accabler, mais il possédait la ténacité de caractère, la rapidité d'exécution des grands hommes, et il recommença son travail comme l'année précédente.

Après avoir achevé la construction du fort Saint-Louis du Rocher et y avoir laissé un certain nombre de Français avec des articles de traite, des armes et des munitions, il se rendit à Crève-cœur, restaura le fort, le magasin, y plaça des hommes, rouvrit le commerce avec les sauvages qu'il put rencontrer, en un mot, occupa le pays des Illinois comme si rien n'était arrivé de contraire à ses projets. L'hiver de 1680-81 fut rempli de ces préparatifs. L'été de 1681, La Salle, rejoignant Tonty à Michillimakinac, lui annonçait toutes ces nouvelles ; néanmoins en disant qu'il fallait attendre à l'année suivante pour aller à la découverte de l'embouchure du Mississipi.

Après six jours de repos, La Salle se remit en marche pour le Canada, avec le Père Membré et Tonty. En cheminant vers Montréal et Québec, il rêvait au moyen de rétablir son crédit ébranlé par les pertes successives qu'il avait faites, et, une fois ce point gagné, il voulait organiser une nouvelle troupe destinée à la fois au commerce et à la découverte des pays situés au bas du Mississipi, car on ignorait encore où se trouvait la sortie de ce fleuve. A mesure qu'un désastre survenait dans ses affaires, La Salle redoublait d'ardeur et de résolution. Il allait, allait toujours ! ne connaissant que sa pensée et voulant la suivre sans cesse où elle l'appelait. Des intrigues avaient tourné contre lui plusieurs personnes influentes, la cour le battait à froid, qu'importe ! il était de ceux qui sont les plus fièrement trempés, qui ne conçoivent et n'accomplissent que de grandes actions et qui tombent avec éclat.

Le 11 août 1681, il signait son testament, à Montréal, et s'occupait, avec Tonty, des préparatifs de leur expédition la plus célèbre. A l'automne, ils se séparèrent au fort Crève-cœur, où La Salle demeura quelque temps pour gérer ses affaires, pendant que Tonty le précédait aux Illinois. Tous deux se retrouvèrent à Chicago le 4 janvier 1682.

VIII

Dès les premiers jours de février, ils rentraient à Crève-cœur. La Salle ne se reposa nulle part. Le 6 février, il débouchait sur le Mississipi avec Tonty, le Père Membré, vingt-deux Français et dix-huit sauvages, Abénakis et Loups, amenant dix femmes et trois enfants. Une autre découverte du grand fleuve s'annonçait, car, cette fois, on se proposait de dépasser la rivière Arkansas, où Marquette et Jolliet s'étaient arrêtés en 1673. Rendu chez les Chicassas, avant que de rencontrer la rivière Arkansas, l'un des membres de l'expédition-nommé Prudhomme, se perdit, durant quelques jours, dans les bois; on donna d'abord son nom à un fort construit sur la rive gauche du Mississipi, le 24 février, et que l'on appela ensuite le fort aux Ecors.

La Salle, s'étant remis en route, arriva le 3 mars au village de Kappa, chez les Arkansas, où il y eut de grandes démonstrations d'amitié de la part des sauvages. Le Père Zénobe Membré tâcha d'expliquer à ce peuple les mystères de la religion chrétienne. Le 29 mars, parvenu chez les Taensa, par l'entremise de Tonty, la tête de la caravane fut reçue avec solennité et des réjouissances saluèrent son passage. A chaque affluent du fleuve, La Salle envoyait un détachement reconnaître les rivières, lorsqu'il n'y allait pas lui-même. Passé les Taensa, descendant toujours le Mississipi, on eut occasion de voir les ravages de la guerre, car ces tribus étaient en armes les unes contre les autres. Il fallait de l'habileté et du sang-froid pour ne réveiller en rien les susceptibilités des gens ombrageux qui rencontraient, pour la première fois, des Européens. La Salle et Tonty avaient adopté la pratique de se montrer redoutables tout en ne commettant aucun excès et en protestant de leurs intentions pacifiques, moyen qui leur réussit partout. Enfin, le 6 avril, ils reconnurent la pointe du delta, où le Mississipi se divise en branches pour entrer dans la mer. Le 7, le chenal de droite apparaissait à La Salle : Tonty entra dans celui du milieu; Jean Bourdon, sieur d'Autray, enfilait celui de gauche, et, au bout de deux lieues, ils goûtaient les eaux salées du golfe du Mexique. Le problème était résolu! On savait enfin que le fleuve coule au sud et reçoit, de droite et de gauche, de vastes rivières, arrosant des contrées mystérieuses que l'on supposait devoir être riches en mines et en produits variés. L'imagination la moins vive devait, en effet, s'enflammer au spectacle de ce nouveau monde qui se révélait depuis le centre d'un continent jusqu'aux portes de la mer, et, si l'on songe de quelle ardeur

naturelle La Salle était ordinairement animé, on se figure l'enthousiasme qu'il ressentit en constatant le succès de son voyage ! Tonty, avec son tempérament italien, devait embrasser les vues de son chef. Quant aux Français et Canadiens, ces aventureux et rudes voyageurs, on peut dire qu'ils étaient tous poètes, artistes, admirant ce qui est grand ou beau, la forêt comme la montagne, les fleurs comme les oiseaux, le courage chez l'homme, la grâce chez la femme. Ayant vu la fin du fleuve, ils remontèrent " et se rassemblèrent tous avec une joie extrême d'avoir heureusement achevé une si grande entreprise," selon que s'exprime de La Salle. La Nouvelle France venait de doubler l'étendue de ses limites. Ce fut l'une des plus grandes découvertes du siècle. Le 9, dans un endroit préparé à cet effet, on dressa une colonne et une croix portant des inscriptions appropriées, puis, La Salle, l'épée nue, au bruit de la fusillade, prit possession de ces vastes et imposantes contrées, au nom du roi de France et de la religion catholique. Le Père Zénobe Membré officiait à la cérémonie religieuse du jour. Le procès-verbal, dressé par Jacques la Métairie, (1) notaire de Cataracoui, est signé des noms de : De La Salle, Zénobe Membré, missionnaire, Henry de Tonty, François de Boisrondet (2), Jean Bourdon, sieur d'Autray (3), Jacques Cauchois (4), Pierre You (5), Gilles Monneret, Jean Michel (6), chirurgien, Jean Masse, Jean de Lignon (7), Nicolas de la Salle (8), on cite aussi Gabriel Barbier, fils de Gilbert Barbier, de Montréal.

BENJAMIN SULTE.

(à suivre)

-
- (1) Il était à Sillery en 1662.
 (2) Il formait partie de l'expédition de La Salle, en 1679.
 (3) Fils de Jean Bourdon et de Jacqueline Potel.
 (4) Epousa, l'année suivante, Elisabeth, fille de Louis Prudhomme, à Montréal.
 (5) Dit le sieur de la Découverte.
 (6) Il se maria à Lachine, en 1687, avec Jeanné André.
 (7) Peut-être Deligneron.
 (8) Neveu du découvreur. En 1698, il était écrivain au bureau de la marine, à Toulon.



POUR CHANTER

A la page 268 du Répertoire d'Ernest Gagnon, *Les chansons populaires du Canada*, on trouve la chanson de *Maluron, malurette, Maluron, maluré*, qui est connue, je crois, et fort populaire, d'une extrémité à l'autre du Canada. On pourrait dire que c'est la chanson de la fille qui veut se marier et qui ne trouve personne de son goût.

Le premier couplet est assez attrayant :

Je voudrais bien me marier ;
Mais j'ai grand'peur de me tromper :
Ils sont si malhonnêtes !
Maluron, malurette, etc.

Mais les mots : *Ils sont si malhonnêtes*, jurent au point de vue de la versification.

Le quatrième couplet est mieux réussi :

Je ne veux pas d'un colporteur ;
Rarement ils se font honneur
En portant la cassette,
Maluron, malurette !

Il manque seulement de précision. On ne sait pas pourquoi cette occupation de *petit marchand* est répréhensible au point de vue de l'honneur.

Le sixième couplet est un petit chef-d'œuvre de fine ironie et de gaieté :

Je ne veux pas d'un médecin :
Ils ont toujours pilul's en main,
Des prises et des lancettes
Maluron, malurette !

Mais la versification est, encore ici, fort défectueuse.

Le huitième couplet a le même défaut, malgré son mérite réel :

Je voudrais bien d'un officier :
Je marcherais à pas carrés
Dans ma joli' chambrette !
Maluron, malurette !

Les quatre autres couplets, — la chanson n'en a que huit, — sont tout-à-fait insipides et insignifiants. Inutile de les reproduire.

En définitive, de la lecture de cette chanson, il résulte une double pensée.

Premièrement, la chanson nous ouvre un horizon d'une immense étendue, en nous faisant voir tous les états, tous les métiers, toutes les professions de la société, et on éprouve une secousse d'enthousiasme, à l'idée du trait comique ou badin qui pourrait être lancé contre chaque position.

Deuxièmement, on reste désappointé, en trouvant la chanson si courte, si faible, si répréhensible quant à la substance et quant au style.

De là à désirer une modification convenable, il n'y a qu'un pas. En réalité, c'est un sujet qui promet. C'est un thème riche. Quel est le lecteur qui n'est pas resté avec l'impression que cette chanson n'est encore qu'à l'état d'ébauche, et qu'elle attend toujours la plume qui lui donnera son développement, sa perfection et sa forme essentielle ?

Je ne me sens pas capable de proposer une chanson parfaite ; mais les circonstances m'engagent à suggérer une simple modification, qui, je l'espère, sera au moins regardée comme un progrès certain sur le texte original.

Comme je l'ai dit, le champ est immense. Il est impossible de faire un couplet sur chaque position sociale. La chanson s'allongerait à perte de vue, et deviendrait ennuyeuse. Tout en me bornant, j'ai composé au-delà de quarante couplets. C'est encore trop. J'en présenterai seulement une vingtaine, parmi ceux que je considère comme les moins indignes d'indulgence auprès du public.

CHANSON DE LA FILLE QUI NE TROUVE PERSONNE DE SON GOUT.

Je voudrais bien me marier ;
Mais j'ai grand'peur de me tromper :
Tout le monde m'embête,
Maluron, malurette !
Tout le monde m'embête,
Maluron, maluré !

Je ne veux pas d'un habitant :
Parle toujours cheval et champ,
Et charrue et charrette, etc.

Je ne veux pas d'un ouvrier :
Ne fait que scier, que varloper,
Et vous casser la tête, etc.

Je ne veux pas d'un cordonnier :
 Vous le voyez toujours manier
 L'alène et la broquette, etc.

Je ne veux pas d'un forgeron :
 Toujours du fer et du charbon,
 Et jamais la main nette, etc.

Je ne voudrais pas d'un sellier :
 J'aurais trop peur que ce gibier
 Me mît sur la *sellette*, etc.

Je ne voudrais pas d'un boucher :
 Ils ont l'esprit trop carnassier,
 Pour parler d'amourette, etc.

Je ne voudrais pas d'un tanneur :
 Qu'il me *tanne*, j'ai bien trop peur,
 Moi qui suis si fluette, etc.

Un boulanger, c'est bien malin :
 Il me mettrait dans le *pétrin*,
 Comme pâte à galette, etc.

Je ne veux pas d'un cuisinier,
 Car c'est toujours à plein panier,
 Ce qu'il gapille et jette, etc.

Je ne veux pas d'un tisserand
 Que je verrais à tout moment,
 Jouer de la navette, etc.

Je ne veux pas d'un colporteur,
 Car je ne vois pas quel honneur
 Lui donne sa cassette, etc.

Ne me parlez pas d'un barbier :
 Voudrait toujours me barbouiller
 Avec sa savonnette, etc.

Je ne voudrais pas d'un soldat :
 N'a-t-il pas l'air d'un scélérat,
 Avec sa bayonnette, etc.

Je ne veux pas d'un matelot :
 J'aurais trop peur qu'au moindre mot,
 Il sortit sa garcette, etc.

Je ne veux pas d'un voyageur :
 Me ferait toujours la douleur
 De me laisser seulette, etc.

Je ne veux pas d'un imprimeur :
 Leur *caractère* est si trompeur
 Partout dans la gazette, etc.

Je ne veux pas d'un musicien :
 M'ahurirait, soir et matin,
 Du bruit de sa trompette, etc.

Je ne voudrais pas d'un marchand :
 Ça vous sale de cent pour cent,
 A chaq' petite emplette, etc.

Un notaire, je n'en veux pas :
 Avec tous ses mauvais contrats,
 On est toujours en dette, etc.

Ne m'parlez pas des avocats,
 Car la chicane et le tracas
 Font leur plus belle fête, etc.

Je ne veux pas d'un médecin :
 Ont toujours pilules en main,
 La prise ou la lancette, etc.

Mais le meilleur à marier,
 Serait, je crois, un officier,
 La tête haute et droite, etc.

On me verrait à ses cotés,
 Marchant toujours à pas carrés.....
 J'en serais si coquette; etc.

Il est assez facile de continuer, à volonté, le développement de cette chanson. Si toutefois, quelque lecteur du *GLANEUR*, amateur de chansons populaires, et particulièrement intéressé à celle-ci, voulait s'épargner cette peine, et avoir des stances toutes faites, on pourrait m'écrire privément, et je me ferais un plaisir de fournir de nouveaux couplets sur plusieurs autres positions sociales, telles que ferblantier, tonnelier, peintre, maquignon, postillon, meunier, jardinier, maçon, portier, tailleur, bedeau, journalier, hotellier, shérif, professeur, commis, pharmacien, agent d'assurance, opérateur du télégraphe, etc., etc.

F. X. BURQUE, Ptre.*

(*) Fort Kent, Maine, Etats-Unis.



REVIENS.

Hirondelle
Tends ton aile
A doux vent,
Et, petite,
Reviens vite
En chantant.

Sur la plaine
Dort l'haleine,
Doux zéphir,
Et pervenches
Dessous branches
Vont fleurir.

Gentillettes,
Vont fillettes
En nos prés,
Cueillir roses
Qu'ont écloses
Vents légers.

Vole, vole,
Et frivole
Sur nos lacs
Viens, sans crainte
Ne de feincte
Ne de lacs.

A l'aurore
Viens encore
Chantonner,
Et dans ondes
Vagabondes
Te mirer.

Nulle joie
Ne m'envoie
Noir autan :
Sous tristesse
Huy m'affaisse,
Tout dolent.

Mais, que chante,
Caressante,
Douce voix
Comme tienne :
Plus de peine,
Ne d'émois !

LETTRE D'UNE PARISIENNE

Pour achever ma description générale des modes de cette année, je dois vous parler encore, mesdames, des manteaux et des chapeaux.

En ce qui concerne les premiers, on porte surtout en ce moment la jaquette longue et la grande pèlerine. La forme *visite* a fait son temps ; elle est à présent tout à fait délaissée ; lorsque d'aventure on l'aperçoit encore, elle paraît même quelque peu ridicule. N'est-ce pas le sort de toutes les modes qui ont cessé de plaire—et que l'on reprend pourtant au bout de quelques années, en les ploclamant charmantes ?

Il faut avouer d'ailleurs que la pèlerine remplace avantageusement la visite. C'est un vêtement ample, commode, qui laisse suffisamment libres les bras, au lieu de les serrer contre le corps. Il se met et se retire facilement, peut se faire à volonté en tissu léger ou épais, doublé ou non, et convient à peu près à tous les âges.

La pèlerine la plus répandue se compose d'un empiècement plat, mis en rond ou en pointe, que l'on peut recouvrir de jais, de passementerie ou de dentelle. L'étoffe, froncée autour de l'empiècement, remontant bien sur les épaules, et reprise derrière par un ruban de taille, se prend en droit fil et doit avoir au moins 120 à 130 centimètres de large. Elle tombe ordinairement jusqu'à la hauteur du genou environ. On peut à volonté ourler le bord ou le faire déchiqueter. La pèlerine se termine en haut par un col très montant. Cependant on renonce de plus en plus au col Médicis qui faisait fureur l'an dernier, et qui n'est vraiment ni bien gracieux ni bien commode.

Pour ces pèlerines on choisit de préférence les lainages souples : la cheviotte, le cachemire de l'Inde, les petits draps légers.

On peut aussi, pour les pèlerines noires, remplacer l'empiècement par une très large dentelle noire froncée autour du cou et retombant sur les épaules—comme une pèlerine sur la pèlerine. Inutile d'ajouter que cela engonce et que cela ne convient pas à toutes les tailles.

La jaquette, que l'on porte beaucoup aussi, se fait très longue presque jusqu'aux genoux également. Elle est ajustée derrière et flottante par devant. Le plus souvent même, elle s'ouvre sur un plastron bouffant, en soie, de couleur toute différente. C'est d'ailleurs la seule garniture que l'on se permette. La jaquette se fait ordinairement de forme tailleur et tout unie, avec

un col rabattu et des revers à peu près comme ceux des vêtements masculins.

Les jeunes filles et les très jeunes femmes portent aussi, outre les deux genres de pardessus que je viens d'indiquer, le carrick, sorte de pèlerine très courte, n'allant que jusqu'à la taille et formée de trois volants superposés, toujours en drap ou en lainage. C'est gracieux et seyant lorsqu'on est grande et mince, et surtout, je le répète, c'est très *jeune*.

Les dames d'un certain âge, à qui ne conviennent pas toujours ces différentes façons, ne seront point surannées avec la pelisse longue que l'on porte toujours et qui est en quelque sorte classique. Elle peut se garnir de passementerie ou de jais, et supporte même parfois la pèlerine de haute dentelle dont je parlais plus haut—dentelle noire, bien entendu.

A cette époque de voyages et de villégiatures, il est bon de se munir d'un cache-poussière en soie très légère et non doublée, de couleur pratique et point salissante, gris, beige. Ce manteau sa fait aussi long que la robe, boutonné jusqu'en bas, point trop ajusté, avec des manches un peu larges, afin de pouvoir se mettre et s'oter facilement. Aucune garniture, naturellement, puisque c'est un vêtement non de parure, mais d'utilité, et dont le seul but est de conserver la toilette fraîche malgré la fumée du chemin de fer ou la poussière de la route.

Pour les chapeaux, toutes les formes sont de mode cette année, à condition pourtant que le fond soit très bas et tout petit.

On porte la capote avec ou sans brides, en paille, en jais, en tissu doré. On la fait très petite, couvrant à peine les cheveux, et sobrement garnie d'un peu de velours ou de ruban et d'un piquet de fleurs posé sur le devant.

Les chapeaux ronds n'ont plus les bords aussi larges que l'an dernier, sauf la capeline de paille blanche, relevée, rabaissée, bossuée de toutes les façons et qui est un véritable toit. On la garnit ordinairement de velours noir et de plumes noires, sans fleurs. Cela ne convient qu'aux jeunes filles, mais c'est peu gracieux, et je ne le mentionne que pour mémoire.

Les chapeaux ronds moins excentriques ont le fond bas, très étroit et les bords plats. Toutes les fleurs et toutes les couleurs ont la faveur cette année. Les roses sont toujours très bien portées et font très bon effet, de même les bluets entremêlés de boutons d'or ou de coucous.

Une nuance qui devient fort à la mode, mais qui n'est pas très jeune, c'est cette teinte de rouge, chauve et veloutée, que

l'on appelait autrefois "solférino." Les roses de cette couleur se portent de plus en plus, sur les chapeaux garnis de dentelle noire. Pour les chapeaux de jais, on choisira de préférence des roses jaune soufre ou paille. Cela sied admirablement aux brunes.

Certaines personnes n'aiment ni le chapeau rond ni la capote. Il leur reste la toque, très agréable et commode, le vrai chapeau de demi-toilette. On la garnit beaucoup avec du ruban écossais, sans rien d'autre qu'un gros nœud sur le devant et un plus petit par derrière, reliés ensemble par le ruban qui passe sur le fond ou le contourne d'un côté. Sur le bord, une dentelle blanche cousue à plat.

Une autre garniture pour le même genre de chapeau : un nœud de velours entrémêlé de large dentelle écrue—comme celle dont on garnit les robes, et tout à fait en avant, un petit *méphisto*. On appelle de ce nom une sorte de petit ornement en plume ou en jais dont la forme varie à l'infini, mais qui, le plus souvent, rappelle de loin les plumes raides du classique costume de Méphistophélès. C'est cependant moins diabolique.

JEANNE HEILMANN.



LE CRIME DES BRUYÈRES.

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

PREMIÈRE PARTIE.

III

UN RIVAL INATTENDU.

Cependant Frédéric avait été fort agité depuis qu'il avait quitté Maurice, en sortant de la villa Fournier.

Tout entier à sa jalousie, il avait presque oublié la honteuse action commise par lui le matin. Mais le soir, se rendant au village, il fut pris d'une soudaine inquiétude en voyant sur la place des paysans qui causaient entre eux avec animation.

Il s'approcha aussitôt et prêta l'oreille.

Ce qu'il entendit ne fut pas de nature à le rassurer.

— Vous dites qu'ils sont battus ? demandait l'un.

— Oui, ceux qui ont logé ici, aux Bruyères, et qui sont partis ce matin.

— Vous êtes sûr ?

— Sans doute, puisque c'est le père Jacquart qui l'a raconté.

— Le père Jacquart ?

— Vous savez bien, ce colporteur qui était ici l'autre jour ?

— Ah ! oui, celui qui suit les soldats pour leur vendre toutes sortes de choses : du tabac, des guêtres

— Il n'est pas du pays.

— Pauvre homme ! il n'était pas content quand il est revenu tout-à-l'heure. Il disait qu'il n'y a plus rien à faire pour lui par ici et que dès ce soir il va regagner l'Alsace.

— Ce soir ?

— Oui, il voyage la nuit, à cause de la chaleur.

— Et c'est lui qui a vu les soldats ?

— Oui, même qu'il a parlé à des blessés. Il y en avait un qu'il connaissait et qui lui a dit : Vous voyez, père Jacquart, nous n'avons pas eu de chance depuis ce matin. Moi, je suis un des moins abîmés ; mais il y en a d'autres que c'est une pitié ! Je ne sais pas comment les Prussiens ont fait pour nous découvrir ; nous étions rudement bien cachés.

—On les a trahis, parbleu !

—Allons donc ! dit Frédéric. Qui aurait pu les trahir ? Les Prussiens n'ont même pas traversé les Bruyères.

—Paraît qu'ils sont passé pas bien loin, du côté du bois.

On les a vus, fit un autre.

—Je vous dis qu'on les a trahis, reprit le premier.

—Je le crois bien aussi ; ce n'est pas possible autrement, conclut un troisième.

—Moi qui m'oublie à jaser, s'écria-t-il, et Monsieur le comte m'attend !

Il s'éloigna vivement. Mais quand il fut hors du village, il ralentit le pas et se prit à songer profondément. Le pli vertical qui creusait son front et rapprochait plus encore ses durs sourcils témoignait du laborieux travail de son cerveau.

Comment n'avait-il pas réfléchi qu'il jouait bien gros jeu ?

Sa cupidité l'avait aveuglé lorsque, convoitant un peu d'or, il était allé faire ces révélations à l'ennemi. Était-il bien certain de n'avoir été vu par personne ? Le matin, le colonel aussi s'était cru en sûreté. Peut-on jamais savoir si l'on n'est pas épié ? Et puis, il s'était trompé dans ses prévisions. Il avait calculé que le combat s'engagerait trop loin des Bruyères pour qu'on pût en avoir des nouvelles le soir même. Qu'on en fût instruit le lendemain, peu lui importait, puisqu'il devait partir avec Maurice. Mais non ! tout se dévoilait quelques heures trop tôt, à cause d'un misérable colporteur qui avait bavardé. Et les commérages allant leur train dans ce petit coin de province cancanier... Vatin n'acheva pas sa pensée. Il comprenait qu'une fois découvert, il était un homme mort, Il fallait au plus tôt parer le coup et dépister les soupçons. Mais comment ? Fuir ? Où aller ? A plusieurs lieues à la ronde, le régisseur du château de Saint-Andret était connu comme le loup blanc. Et puis, en se déroband ainsi, il désertait, puisque le lendemain même il devait prendre le fusil. Malheur à lui s'il était découvert !

Il se voyait dans une véritable impasse. Son imagination, si inventive d'ordinaire, ne lui suggérait aucun moyen de salut. Il arriva au château, en proie aux mêmes perplexités, et monta machinalement à la chambre de Maurice, pour jeter un dernier coup d'œil aux préparatifs du départ.

Le jeune homme était sorti, et Vatin, l'esprit inquiet, se mit à réfléchir de nouveau.

Tout-à-coup, un objet brillant frappa son regard. Comme attiré par un aimant irrésistible, il s'approcha.

Ce qui l'hypnotisait ainsi, c'était un fort beau couteau-poignard, à manche d'ivoire ciselé, rehaussé d'une couronne de comte en argent, avec le chiffre de Maurice.

Le régisseur se mit jouer distraitement avec cette arme élégante. La lame, bien affilée, était assez forte et longue pour tuer sûrement un homme. Tuer un homme ! Pourquoi cette pensée se présenta-t-elle à l'esprit de Frédéric ? Un crime ? Dans quel but ? Chose étrange et terrible ! en soulevant l'hypothèse d'un assassinat, il n'eut pas un frémissement. Certes il n'hésiterait pas, si le meurtre devait servir ses intérêts ou sauver sa vie.

Il se remémora ce que les paysans avaient dit.

Soudain, un éclair traversa son cerveau.

Une phrase entendue lui revint, une circonstance infime, à laquelle il n'avait d'abord prêté aucune attention.

Son front dans ses mains, il ourdit son plan.

Il était redevenu entièrement maître de lui-même et poursuivait son ténébreux dessein avec toute la lucidité d'un astucieux tacticien. Ses idées s'enchaînaient les unes aux autres avec une logique impeccable.

Oui, il avait trouvé tout à la fois le salut pour lui-même et l'assouvissement d'une vengeance qu'il méditait depuis longtemps. Il frapperait, et personne ne pourrait retrouver le coupable. Jamais le bras de la justice ne saurait l'atteindre.

Il se leva résolûment, mit le couteau dans sa poche, passa dans sa chambre, y prit un portefeuille bourré de papiers et sortit comme la nuit tombait.

Pourtant, une fois dehors, il hésita, sembla lutter quelques instants contre sa propre volonté, puis d'un pas ferme et décidé, se dirigea vers la villa Fournier.

— Il faut que je la voie, murmura-t-il. Je lui avouerai mon amour, et si elle ne me repousse pas, je la déciderai peut-être à fuir avec moi... Mais comment y consentirait-elle, puisqu'elle peut devenir comtesse ?... Comtesse ? Jamais ! Si elle refuse d'être à moi, oh ! je jure qu'elle ne sera pas à un autre... pas à lui, surtout !

Tout en marchant, il serrait dans ses doigts crispés le couteau-poignard de Maurice.

Après avoir longé extérieurement la grille de la villa, il arriva devant une palissade assez basse pour qu'il pût la franchir aisément. Avant de sauter, il s'assura pourtant que personne n'était témoin de son escalade, et se trouva bientôt dans le jardin

qu'il connaissait par cœur pour s'y être glissé furtivement bien des fois déjà. Aussitôt il s'orienta vers la tonnelle de vignevierge où Claire avait l'habitude d'aller s'asseoir à la tombée de la nuit.

Bien souvent, caché derrière un arbre, il avait épié la jeune fille, s'attendant toujours à ce que Maurice vînt la rejoindre en cet endroit discret qui lui semblait propre aux rendez-vous d'amour.

Mais chaque fois il s'était trompé, Claire ne se retirait là que pour être seule et pour rêver à celui qu'elle aimait.

Elle restait longtemps assise sur le banc rustique, souriant à ses pensées, se voyant déjà la femme de Maurice et croyant résider dans ce beau château en Espagne que son rêve bâtissait.

Ce soir-là, elle ne souriait pas, la pauvre Claire ! La tête appuyée contre la charmille, elle regardait vaguement devant elle. La nuit lourde et orageuse semblait ajouter encore à sa tristesse. La jeune fille avait beau évoquer les douces visions qu'elle avait accoutumé de caresser, celles-ci s'enfuyaient à son appel et se perdaient dans le noir des ténèbres lointaines.

Claire pensait à la guerre, à l'horrible guerre, qui allait peut-être détruire tout son bonheur. Des scènes terribles, des tableaux sanglants se présentaient à son esprit. Maurice blessé, Maurice tué sur le champ de bataille !... Elle frémissait, cachant son visage dans ses mains, et à l'idée qu'elle ne pouvait rien pour sauver le jeune homme, ses larmes coulaient, brûlantes et pressées. A ces pleurs qui détendaient ses nerfs et la tiraient de la pénible contrainte qu'elle avait dû subir toute la journée, elle trouvait un amer soulagement.

Tout-à-coup, un pas que l'on s'efforçait d'étouffer fit crier le gravier.

S'imaginant que c'étaient ses parents qui venaient la surprendre, elle essuya à la hâte ses yeux rougis, remplie de honte et de crainte à la pensée des explications qu'on allait sans doute lui demander.

Mais ce fut la haute silhouette de Frédéric qui lui apparut, se découpant nettement sur le ciel où passaient, par moments, de furtifs éclairs.

— Ne craignez rien, dit-il à voix basse, c'est moi.

— Vous, fit-elle avec étonnement. Que voulez-vous ? Venez-vous de la part de ?

(A suivre)

JEAN RIVAL.

GERBES DE MODELES

LE P'TIT COUP.

Parmi les pires ennemis de la femme, le *p'tit coup* est un des plus redoutables

Il n'est pas moins despotique que la pipe et a cela de particulier qu'il n'est pas, comme elle, compatible, dans une certaine mesure, avec la paix des familles.

C'est un trouble-fête, un fâcheux ; c'est un mauvais génie, un démon déguisé ; c'est un avilisseur d'intelligences.

J'en suis bien fâchée pour ses bons amis ; mais voilà ce qu'il est. Sans parler de son rôle brillant dans la confection des ivrognes dont quelques-uns, sans lui et les facilités qu'il offre à leur propension funeste, auraient peut-être heureusement manqué leur vocation, il fait encore sentir sa détestable influence dans mille circonstances de la vie.

Voici, par exemple, un honnête père de famille qui part en tournée le jour de l'an matin, le cœur allègre dans ses meilleurs habits, ganté étroitement selon son habitude, parce que la ménagère l'exige, prétendant que c'est plus convenable pour aller faire ses souhaits aux parents.

Et, durant la série des visites intimes, c'est une interminable suite de *p'tits coups* "à la santé," "à la prospérité," "au bonheur," "au mariage," à mille choses spécieuses, maints prétextes qui vous mettent le pauvre garçon tout à l'envers, si bien qu'à la fin, il n'y est plus du tout ; il bredouille ses compliments, s'empêtre dans la conversation, ne sait plus s'en aller, oublie l'heure et qu'on l'attend pour dîner. Quand il part enfin, ses cousins, qui ne le voient pas souvent, se disent entre eux :

— Ce pauvre un tel, comme il est sot !

Il rentre chez lui avec un mal de tête enragé, répond avec aigreur à sa femme qui lui représente que tout est refroidi. A table, il mange à peine, houspille les enfants, se lève avant le dessert, disant que la tête lui ouvre et va se jeter, tout habillé, sur quelque divan pour y finir sa journée.

Voilà l'œuvre du trouble-fête.

Dans une noce, le brouillon qu'il est, ira son chemin, échauffant toutes les têtes.... masculines, mettant dans la sentimentale et poétique gaîté sa note bête, changeant en bacchanale le paisible festin, abrutissant les convives, jusqu'au marié quelquefois, qui finit par mettre les pieds dans les plats et qui ajoute aux émotions naturelles de sa jeune femme, l'horreur de se voir enlever et emporter pour le redoutable voyage de l'inconnu par une espèce de brute inconsciente.

Le malheureux peut-être regrettera toute sa vie la fatale distraction d'un moment qui aura eu d'irréremédiables conséquences.

C'est encore un mauvais génie qui intervient dans les joyeuses réunions mondaines ou de famille, pour tout gâter et renvoyer chez elle, humiliée, le cœur gros de chagrin, une femme victime de ses méfaits, ramenant au logis un être méconnaissable, transformé, un maniaque dont la vue fait mal.

Ces accidents dont on plaisante entre hommes, qu'en rapportant à un camarade on appelle une "bonne histoire," sont trop souvent des catastrophes intimes.

Ce n'est pas parce qu'un individu est d'une irréprochable sobriété que sa compagne trouvera d'une gaieté folle de l'avoir vu une fois en état d'ébriété. Au contraire, manquant d'accoutumance et de la philosophie que possèdent d'ordinaire les malheureuses dont le sort est lié à un ivrogne, elle aura plus de peine à oublier. Et le spectre hideux qui aura tout à coup surgi dans la quiétude de sa vie d'épouse la hantera toujours, laissera en elle un souvenir mélancolique, un scepticisme cruel et comme un deuil incurable de sa belle confiance envolée.

Que penser des jeunes gens qui, paraît-il, trouvent absolument désopilant de conspirer pour enivrer, malgré lui et à son insu, un de leurs amis ayant une réputation d'impeccabilité?... qui le renvoient ainsi chez lui en se tordant de rire à l'idée de l'effet que produira ce tour délicieux — lequel n'est, à mon avis, qu'un jeu de pervers ?

Le *p'tit coup*, c'est le fâcheux qui vous fait par douzaines de ces amis encombrants, de ces parasites qui s'attachent à vos pas quand vous avez la réputation de "payer la traite," pour parler l'argot du métier.

C'est le démon familial qui préside à toute solennité, met le sceau aux affaires graves qu'on transige, et a droit de cité dans les conseils des nations.

(Je ne veux pas me hasarder à poser des règles trop générales et je prends la liberté de rappeler à mes chers compatriotes que j'essaie de faire ici une étude de mœurs canadiennes. Il faut bien le reconnaître entre nous, les Canadiens, c'est le diable pour le *p'tit coup* !)

Pas un succès qui ne soit couronné du complément nécessaire. Pas un édifice public qui ne soit doublé d'une buvette.

Un député remporte-t-il un triomphe oratoire, vite, il faut à sa victoire la sanction supérieure du *p'tit coup*. Toute autre récompense lui paraît d'un platonisme intolérable.

Au palais, l'habileté a-t-elle triomphé de la justice, ou ce tour de force si commun que l'on appelle gagner sa cause, est-il seulement en bonne voie de réussir, reçoit-on une délégation, est-on vainqueur dans une lutte électorale ou même vaincu, renverse-t-on un ministère, fouette-t-on un chat, mais apportez donc les verres !

Et le malicieux lutin, le perfide *p'tit coup*, qui a partout ses grandes et petites entrées, se complait à embrouiller les cartes des stratégestes les plus retors, quand il n'endort pas en pleine pose de dignité les sénateurs graves et composés.

S'il se contentait encore de priver la partie du concours de personnages si éminemment utiles! Mais le pis est qu'il finit par prendre tout à fait pied chez les victimes, par mettre un peu de son poison dans tous leurs actes, par rappetisser tout en elles et les asservir despotiquement à son joug, à l'obsession de cette idée fixe : "prendre un coup."

— Ces forçats de gin cock tail, ces gosiers des Danaïdes se reconnaissent de loin, se cherchent et s'appellent dans la rue.

— Viens-tu prendre *qué qu' chose*? prononcent-ils tous à la fois, dès qu'ils sont à la portée de s'entendre.

Et cette façon elliptique de parler ne vient que de l'impatience fiévreuse qu'éprouvent leur langue et leur palais de savourer le fameux nectar.

A vous dire vrai, j'ai voué au *p'tit coup* une invincible vendetta depuis cette fois où je vis un homme sérieux — un membre du parlement, lâchons le mot — devenir la risée d'un salon rien que pour avoir trop complaisamment cédé aux instances de quelques amis, grands courtisans du buffet dans les soirées.

Ce monsieur, je vous le dis, fut pendant une demi-heure le jouet d'une fillette qui se plaisait à le faire sauter comme un polichinelle, besogne à laquelle il s'évertuait gravement (il n'avait pas le vin folâtre), tout en suant à grosses gouttes et sans s'apercevoir que les danseurs s'interrompaient pour s'amuser de ses cabrioles.

C'est un tableau tragi-comique. Quand le héros de cette ridicule aventure revint à l'usage de ses facultés, il pleura de rage.

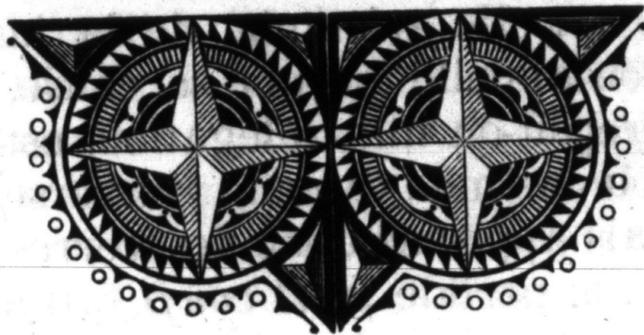
Je suppose qu'entre la cause de cette incartade et lui, il s'en suivit une brouille éternelle, et que jamais plus ses lèvres n'approchèrent de la coupe maudite.

Je dis je suppose. C'est que je ne connais rien de moins rancunier qu'un gosier sec.

Maintenant, voilà le cas du *p'tit coup* porté et, de telle façon, je crois, que l'inculpé ne s'en relèvera pas de sitôt.

Il ne reste plus qu'une chose à faire — pour me servir de la formule des initiés : Allons mouiller ça !

Mme DANDURAND.



CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX ET REVUES.

A défaut d'esprit, de la malice, au lieu de raisonnements des sornettes frisant la sottise : *L'Echo des deux Montagnes* taxe *Le Glaneur* d'insignifiance s'il persiste—et certes il le fera—à ne pas apprécier de la même façon que lui nos confrères de la presse. Nous y trouvons au contraire, un gage de sécurité de succès et de dignité. Pas idéales, peut-être, les revues de Joliette, mais très convenables, et renfermant plus de morale dans une seule de leurs pages que *l'Echo* dans dix de ses numéros.

*
*
*

Un monsieur *Beck*, qui fait assez régulièrement des "Boutades" dans le journal *La Presse*, de Montréal, a bien voulu en consacrer une au *Glaneur*, tout récemment.

Il en parle comme suit :

"Je viens de lire deux ou trois numéros du *Glaneur*, journal publié par les jeunes littérateurs de notre ville.

"Cette lecture a été pour moi toute une révélation.

"Sous l'impulsion de jeunes gens sérieux, et de talent, il s'est formé à Montréal une association de tous ceux qui aspiraient à écrire, mais qui ne pouvaient trouver place dans les colonnes déjà trop assiégées de nos journaux populaires.

"Ils ont fondé la revue dont je viens de parler et qui, dès ses commencements, revêt un cachet du plus haut intérêt.

"Cependant on ne pouvait manquer d'y rencontrer des défauts, et ces défauts sont assez graves pour en compromettre tout le succès, à mon humble avis.

"Le principal est l'idéalisme exagéré : c'est cet engouement de ne vouloir représenter de la vie que ses rêves, et de ne vouloir décrire de la nature que ses astres.

"Mais, à côté, quelles pages imprégnées d'une haute éloquence et d'une chaude inspiration.

"Donnons toutes nos félicitations à ces jeunes, et espérons que dans leur tâche de captiver notre capricieux public, ils auront un sort plus beau que celui de leurs prédécesseurs dans ce genre d'entreprise, qui ont succombé sous le poids de leur jeune âge, en face de ce public qui

reproche deux grands défauts à la gent littéraire, aux uns d'être jeunes, aux autres d'être vieux."

Quant aux compliments, *Le Glaneur* n'a pas la prétention d'en avoir encore mérité autant : il s'y appliquera ; mais les reproches non plus ne sont pas justes.

Allons, confrère, où est-ce comme ça, que vous avez relevé de "l'idéalisme exagéré" dans nos pages ? Vous vous plaignez que nous vous faisons la vie "au rêve, ne vous décrivant de la nature que ses astres" (?...) ; c'est beau à dire... Mais à prouver, s. v. p. ?..

Sans doute, le réalisme est totalement banni de chez nous, et nous nous vantons d'être ses adversaires-nés ; sans doute nous nous complaisons à idéaliser la réalité, à poétiser l'existence, autant que faire se peut et dans les limites du convenable, mais encore, cette réalité, nous sommes "des lutteurs" qui voulons faire triompher sa cause, par douce voie ou par rigueur, et nous n'avons pas la moindre envie de l'ignorer, chacun s'en apercevra.

*
* *

Le Matin, de Québec, a publié un article qui a grandement sa raison d'être en ces jours néfastes où se généralise parmi nous la fatale manie de faire tout à l'anglaise. A rien ne nous servira de crier bien haut pour la conservation de nos privilèges nationaux, si, pratiquement, nous les sacrifions de nous-mêmes en manifestant aux yeux de tous, par une honteuse apostasie, que nous n'y tenons pas énormément. Un peu de cœur, allons : parmi les chefs de notre race surtout ; parlons français, soyons Français. C'est la note juste que donne *Le Matin* :

L'ANGLOMANIE

Nous sommes de ceux qui professent l'opinion que c'est rendre service aux nôtres que de leur signaler les dangers qui les environnent et de les inviter de temps à autre à secouer leur torpeur habituelle.

A l'heure actuelle, le danger — plusieurs journaux l'ont déjà révélé — est tout entier dans cette stupide anglomanie qui envahit peu à peu toutes les couches de notre société, et contre laquelle trop d'entre nous ne se défendent que mollement.

Nous comprenons parfaitement que vivant au milieu d'une population s'exprimant dans une autre langue que la nôtre, le besoin s'impose d'apprendre cette langue et de la parler.

Sur ce point, pas de discussion possible. Les exigences sociales, les rapports d'affaires nous font un devoir de connaître la langue de ceux avec lesquels nous traitons et il serait ridicule de vouloir se soustraire à une obligation de ce genre.

Mais entre parler cette langue pour satisfaire à certaines exigences et mettre cette même langue à toutes les sauces, alors que la langue française trouve à peu près partout sa place, il y a une distance dont un trop grand nombre de nos compatriotes ne tiennent pas suffisamment compte.

Les concessions que l'on fait sous ce rapport sont certainement trop larges et ne peuvent qu'être préjudiciables à notre influence.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que le mal que nous signalons — l'anglomanie — a pour principaux facteurs nos classes dirigeantes.

Ce sont elles, ce sont les classes dirigeantes qui, sous prétexte de courtoisie, ou de condescendance la font fleurir un peu partout : dans les corps publics, dans les assemblées délibérantes, dans les grands établissements.

Le *Canada-Revue* citait, l'autre jour, l'exemple de la ville de Montréal où l'anglomanie s'est si bien propagée qu'elle s'affiche insolemment aujourd'hui un peu partout et qu'elle règne presque en souveraine.

Sur les bateaux, sur les chemins de fer, disait le même journal, on n'entend plus parler que l'anglais par les Canadiens-français. Et comme si ce n'était pas assez de concession, les établissements de commerce — ceux-là mêmes qui sont situés dans les quartiers les plus français et qui disposent d'une clientèle française — tombent dans la même faiblesse. Ils affichent pour la plupart de lourdes enseignes dans la langue de Shakespeare !

Les corps publics sacrifient eux-mêmes à la mode ou plutôt à la manie nouvelle.

Un journal montréalais ne nous a-t-il pas révélé, il y a quelque temps, qu'en plein conseil-de-ville, composé pour les deux tiers de Canadiens-français, les délibérations se faisaient en langue anglaise !

Le même phénomène se reproduit dans la plupart des bureaux publics. Pour une cause ou pour une autre, la langue française y est tenue à distance, et personne d'entre nous ne songe à s'en formaliser.

.....
A quoi bon auront servi les luttes du passé, à quoi servent tous les efforts que nous faisons pour garder intacte notre langue, si ceux qui doivent donner l'exemple sont les premiers à se laisser gagner par l'anglomanie ?

Ils sont bien naïfs assurément ceux qui s'imaginent avancer plus rapidement leurs petites affaires en affectant de dédaigner leur langue maternelle. L'élément qu'ils cherchent à séduire par une trompeuse apparence ou même par des concessions déshonorantes est le premier à s'en moquer. L'Anglais intelligent sait toujours à quoi s'en tenir sur la valeur de l'enseigne ou sur le caractère de la boutique française qui s'emploie à lui dérober sa véritable nationalité.

Tout ces manèges, tous ces trucs n'ont jamais profité à personne et de plus ils sont indignes de gens qui ont le respect d'eux-mêmes et de leurs compatriotes.

Dans la province que nous habitons, la langue française est celle de la grande majorité, et c'est le devoir de tous de la faire prévaloir, de la défendre et lui assurer, en toutes circonstances, la primauté à laquelle elle a droit. Ceux qui s'écartent de cette règle, par indifférence ou par calcul égoïste, travaillent à l'anéantissement de leur propre race et ne méritent que le mépris.

Qu'on y pense sérieusement, et l'on sentira comme tout cela est bien vrai.

PASSIM .



GLANURES D'ECHOS ET RUMEURS

Deux vaisseaux de guerre étaient dans notre port de Montréal, aux premiers jours de septembre courant : la frégate *L'Aréthuse* et l'avisos *Le Hussard*, à la corne d'artimon desquels battaient les trois couleurs de France. — Maintenant, ils s'en vont. Puisse la voix du GLANEUR, comme un modeste écho, les suivre sur la mer grande, pour répéter au loin, à tous ceux qui y naviguent, comme nous avons été heureux de les voir parmi nous, et leur réitérer l'expression des fraternelles sympathies qu'ils ont rencontrées au Canada français !

Longtemps devra vivre, sans doute, parmi nos heureux compatriotes qui ont pu y prendre part, le souvenir des belles fêtes de Québec, les 22 et 23 du mois d'août dernier. Cette double célébration dont nous avons parlé à l'avance : noces d'or de prêtrise de son Eminence le cardinal Taschereau et cinquantenaire de la société St-Jean-Baptiste de Québec, a été un vrai succès. Honneur à ceux qui l'on organisée, et fasse Dieu que cette grande et belle leçon de choses soit aussi profitable qu'elle en est digne à ceux qui l'on suivie.

A peine pourrions-nous laisser passer un seul numéro du GLANEUR sans mentionner le nom de la charmante rédactrice du *Biographe*, à Bordeaux, France, Madame Marie Edouard Lenoir, si nous entreprenions seulement de relever chacune de ses amabilités à l'égard de notre revue bien humble ou de quelqu'un de ses directeurs. Aujourd'hui nous lui devons encore un grand merci, pour un double envoi très estimable : son délicieux volume de poésies, intitulé *Fleurs éphémères* et une romance non moins exquise, dont elle a fait les paroles : *Muet langage*.

Trois contributions se rencontrent dans la présente livraison du GLANEUR qu'il nous fait grand plaisir de signaler à nos lecteurs. Ce sont : la vaillante poésie de notre bon ami et confrère belge, M. J. B. Chatrian, avocat à Bruxelles, qui nous revient enfin après un long silence, pour nous rester fidèle, nous n'en doutons pas ; la jolie bluette de Jocelyn, le délicat poète émigré, pièce qui pour être un peu hors saison n'en charmera pas moins, avec ses teintes vieux style ; enfin, le travail original de notre nouveau correspondant de Fort Kent, dans le Maine, aux Etats-Unis, M. l'abbé Burque. Le savant curé a entrepris de régénérer et *actualiser* nos chansons populaires canadiennes ; il nous donne la suite d'études commencées chez notre confrère du "Monde-Illustré." Il y met de l'entrain ; il réussira.

On sait déjà ou l'on ne sait pas encore que nos banques canadiennes viennent de frapper d'une dépression de trente pour cent l'argent des Etats-Unis. C'est une bonne mesure : car notre numéraire est repoussé chez nos voisins, tandis qu'il subit ici une fatale concurrence de la part du leur, mais qu'on la fasse bien connaître, pour sauver les dupes.

PIERRE ET JACQUES.

Céleste l'interrompt :

—Tu n'as pas le droit de me dire cela, Dominique. Si tu veux que nous restions toujours bons camarades, n'aborde jamais ce sujet. C'est une chose entendue depuis des années déjà. J'ai engagé ma parole à mon cousin, et je n'ai pas l'intention de la retirer.

—Mais l'évêque ne vous accordera pas la dispense nécessaire.

—Qu'en sais-tu ? D'ailleurs, l'évêque n'est pas éternel et son successeur sera peut-être plus accommodant.

—Vous n'auriez pas, par hasard, l'intention de vous marier sans l'autorisation de l'Eglise et de passer par dessus sa défense ?

—Comment peux-tu faire une telle question à des catholiques comme nous ?

—Alors, crois-moi, Céleste, tu ne te marieras jamais avec ton cousin.

—Peu importe, j'ai donné ma parole à mon cousin et je la tiendrai. Si, réellement, nous ne pouvons pas nous marier, eh bien, je resterai vieille fille, je coifferai Sainte-Catherine.

—Ah ! oui-da ! la belle vocation !

—Permetts-moi de te dire que cela est affaire de goût personnel. Les jeunes gens n'ont pas la sagesse et la maturité de jugement des vieux.

—Ils n'ont pas tant d'argent, ni tant de terres, fit Dominique en ricanant.

—Tu m'insultes, s'écria Céleste, c'est indigne de ta part. Puisqu'il en est ainsi, je ne veux plus te parler de cela. Donne-moi un morceau de savon, et que je m'en aille au plus vite.

Elle n'avait pas fini ces paroles qu'un bruit de pas se fit entendre sur la galerie, et Evariste Leblanc entra.

Il avait dû entendre les dernières paroles de Céleste, car on voyait encore flotter sur son front un nuage de mécontentement qu'il s'efforçait vainement de dissiper. Pourtant, il parvint à se maîtriser.

Il alla à Céleste et lui serra la main :

—Tiens, te voilà ici ?

—Oui, comme vous voyez, je suis venue faire quelques emplettes.

—Moi aussi.

Quand Dominique leur eut servi ce qu'ils désiraient, ils sortirent ensemble et ils se mirent à marcher l'un à côté de l'autre sur la route poussiéreuse.

Pendant une minute ou deux, ils marchèrent silencieux ; puis quand ils furent à quelque distance du magasin, Evariste Leblanc prit la parole :

—Qu'avais-tu donc, avec Dominique, quand je suis arrivé ; il me semble que vous vous disputiez ?

—Oh ! non ; ce n'était rien, une bagatelle.

—Inutile de me le cacher, Céleste ; au ton dont vous parliez l'un et l'autre, à l'expression de votre physionomie et aux quelques paroles que j'ai pu saisir au vol, j'ai bien compris qu'il y avait entre vous un sujet de querelle.

—Eh bien oui, là !

—Puis-je savoir ce dont il s'agissait ?

—L'exigez-vous ?

—Non, je ne l'exige pas ; mais je le demande comme une marque de confiance.

—En ce cas, je ne puis pas vous refuser cette satisfaction.

Et elle lui raconta exactement ce qui s'était passé.

M. Leblanc était très-content de Céleste, mais non moins fâché contre Dominique.

—De quel droit, dit-il, ce garçon là vient-il se mêler de nos affaires ? c'est un peu fort, par exemple ! A l'occasion, je saurai bien le mettre à sa place. En attendant, tu lui as bien répondu ; je n'ai qu'à te féliciter sous ce rapport-là. Mais, si tu veux me faire un plaisir, c'est de le voir dorénavant le moins possible, pour éviter le retour de pareilles scènes, désagréables pour tout le monde.

Céleste le lui promit.

En rentrant à la maison, M. Leblanc n'eut rien de plus pressé que de raconter à Nanette ce qui venait d'avoir lieu.

Nanette hochait la tête, visiblement mécontente, et ne savait que dire.

—Ainsi vous voyez, disait Evariste Leblanc, que ce blanc-bec a le toupet de se mêler de mes affaires ; qu'il s'occupe donc plutôt un peu des siennes.

—Mais, hasarda timidement Nanette, en s'occupant des affaires de Céleste, ne s'occupe-t-il pas aussi un peu des siennes ?

—Comment cela ?

—Dame oui ! tout le monde sait que Céleste, pendant un temps, était la fiancée de Dominique, et ma foi, ce garçon pense encore à elle : c'est tout naturel.

—Ce n'est pas vrai, fit M. Leblanc, avec animation ; c'est un abominable mensonge. Céleste n'a jamais été engagée à Dominique.

—On le dit.

—C'est possible, les méchantes langues, ne manquent jamais.

—Non ; ce sont des personnes sensées et qui vous veulent du bien. J'entendais dire encore l'autre jour, par un de vos amis, que c'était pitié de voir un homme de votre âge s'amouracher d'une jeune femme qui pourrait être sa fille.

De quoi se mêlent donc les gens ? Qu'ils s'occupent de leurs affaires, et me laissent les miennes. Quel est le nom de cet ami si dévoué ; voulez-vous me le dire ?

—Non, excusez-moi, je ne puis pas ; j'ai promis de taire son nom.

—Je m'en doutais bien.

—N'empêche que c'est bien vrai.

—Et vous approuvez cela, vous ?

Nanette hésita un moment, puis reprenant toute son audace :

—Ma foi, que voulez-vous, puisque vous me le demandez, je serai franche. Je ne puis m'empêcher de reconnaître que toutes ces gens qui parlent ainsi ont raison. Je ne crois pas qu'une telle disproportion d'âge soit bonne et annonce une union heureuse, sans compter que vous n'aurez jamais votre dispense. Vous feriez donc mieux de penser à jeter votre choix sur une autre femme.

—Ah ! vraiment, je suis bien aise de le savoir ; j'ignorais que vous aussi vous eussiez de pareilles pensées.

Vous pensez peut-être que vous ne pourriez pas vous accorder avec Céleste et que vous perdriez votre place dans ma maison ; mais n'ayez aucune crainte à ce sujet ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous retenir ici.

—Merci bien, s'écria Nanette, mais je vous assure que ces calculs n'entrent en rien dans mes avis. Je n'ai en vue que votre intérêt et votre bonheur.

Et Evariste Leblanc ajouta en manière de conclusion :

—Je vous crois ; mais je regrette que nous ne soyons pas d'accord à ce sujet.

D'accord ! Certes non, ils ne l'étaient pas. Evariste Leblanc, était loin de se douter que Nanette avait des vues sur lui, sans cela il eût mieux compris l'opposition qu'elle lui faisait.

IV

Un soir, comme Evariste Leblanc venait de se mettre à table, on lui apporta une dépêche. Il la lut rapidement, la plia, la mit dans sa poche sans dire un mot, et continua son souper comme si de rien n'était.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles il semblait réfléchir, il s'adressa à Isidore, qui était sur le point de se lever de table :

—Mon garçon, quand tu auras fini de dîner, va atteler mon cheval le plus vif. Je te rejoins tout à l'heure.

Isidore sortit aussitôt, tenant encore à la main son dernier morceau de pain.

Nanette, que cette dépêche et ces airs mystérieux intriguaient fort, ne put garder le silence plus longtemps.

—Ainsi, vous allez partir ? Allez-vous loin et resterez-vous longtemps absent ?

—Je vais à Charlottetown. Je ne sais pas combien de temps j'y resterai ; je pense que je reviendrai demain dans la journée.

—Si vous emmeniez Isidore avec vous ?

ACHETEZ
"LA FORTUNE"

JOURNAL LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : 10cts.

—(—
Avec 10 centins vous avez un journal très intéressant,
pouvant vous faire gagner \$1,000.00.

EN VENTE DANS TOUS LES DÉPÔTS DE JOURNEAUX

BUREAU : - - 1588 RUE NOTRE-DAME.

IMPRIMERIE ET RELIURE

170 RUE ST-LAURENT.

... ..
LE GLANEUR

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois,
par numéro de 32 pages illustré d'un magnifique portrait.

UN AN, \$2.00 ; 6 mois, \$1.00 ; 4 mois, 70c.

—:0:—
Adressez toutes les communications au directeur de la
revue.

**M. PIERRE BEDARD, 170 rue St-Laurent,
ou Boîte de Poste 1436, Montréal.**

—:0:—
Impressions ordinaire et de luxe—Plaquettes—Revue—Livres
—Prospectus—Circulaires—Cartes de visite—Lettres—Envelop-
pes—Factums—Réglage—Perforage—Numérotage—etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — SERVICES PROMPT.

Un soin tout particulier est mis dans l'exécution des travaux.

Une visite est sollicitée.

L. E. N. PRATTE

Importateur de
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,
1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 RUE NOTRE-DAME, 1582
MONTREAL.

Résidence : 109 rue St-Hubert.

PERRAULT & MESNARD

ARCHITECTES

15 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

REVUE MENSUELLE

Abonnement: - UN AN \$1.00

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.